

L'ARCHE *Editeur*

Andreas SAUTER

La Seconde entre

Traduit par
Heinke WAGNER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Andreas Sauter

la seconde entre

monologue

Traduction de l'allemand :

Heinke Wagner

HENSCHEL Schauspiel 2005 (pour la diffusion, les droits de représentation, reproduction, adaptation, traduction...)

Marienburger Straße 28

10405 Berlin

Tel: 00 49 - 30 - 4431 8887

Fax: 00 49 - 30 - 4431 8877

www.henschel-SCHAUSPIEL.de

(frank.kroll@henschel-SCHAUSPIEL.de)

L'écriture de la pièce a bénéficié du soutien de Pro Helvetia, de la Société Suisse des Auteurs et de l'Office Fédéral de la Culture Suisse.

Personnage :

Narrateur, un homme, la trentaine.

Nous sommes assis au bord du chemin de campagne et nous parlons.

...

Au bord du fossé se trouve un vers blanc, crevassé par la bêche.

Cette tâche auréolée sèche déjà aux contours.

Un froid noir tombe et la blessure du Capitaine Scott commence à suppurer à partir des bords.

Au bord de l'épuisement, nous parlons tous en phrases simples.

Peter Handke, *Der Rand der Wörter 2*, « La marge des mots 2 »

NARRATEUR, UN HOMME.

Regardez. (*Il montre un bout de ficelle au public.*) Non. (*Il range le bout de ficelle.*) Enfin, il s'agit de : ... Voyez-vous, ce que je veux raconter c'est difficile. Mais pas pour vous, ne vous inquiétez pas. (*Un temps bref.*) En fait, même pas ce que je veux raconter. Non, c'est vraiment pas difficile du tout. Ce qui est difficile, c'est par où commencer. Je veux dire, où commence quelque chose, où ça s'arrête ?

Quand on a un bout de ficelle, c'est simple. Regardez. (*Il montre le bout de ficelle.*) Voilà. Là, ça commence. Là, ça s'arrête. Ou l'inverse. Ça commence ici. Ça s'arrête là. Et en tous les cas, c'est limité. Ça va de là à là. Mais comment c'est quand on veut parler d'une vie ? Où on commence ? Où on s'arrête ?

Bon, on peut voir les choses de façon pragmatique. Né tel jour, décédé tel autre. Prenez moi par exemple. Né le 18 novembre 1974 (*adapter à l'acteur*), décédé... Hum. Enfin, un autre jour, plus tard. Mais qu'est-ce qu'on peut dire avec ça ? D'une personne ?

Si par exemple, je me souviens de Hanna. C'est ma grand'mère... Enfin, c'était – C'est étrange quand même, la mémoire. Quand on se souvient de quelque chose de plus lointain qu'hier ou avant-hier, la chose se brouille... Non, pas la chose en elle-même. Pas les images, les sons, les odeurs. Ça, ça reste net. Mais c'est leur déroulement dans le temps qui s'estompe. « Quand est-ce que c'était déjà ? Attendez, là j'étais... ». Et on n'arrive pas à s'en rappeler. Quel âge on a pu avoir à ce moment-là. Parce que la mémoire n'est pas linéaire. Parce qu'il n'y a jamais une année marquée à côté. À côté du souvenir. Pas comme dans un album photo. Mais *comment* c'était, on le sait très précisément. Comment ça sentait dans la maison où on a grandi. Comment était la lumière. Et combien l'odeur était différente dans la maison des grand' parents. Juste une rue plus loin. Cette odeur de rôti dominical. Ça sentait toujours le rôti dominical chez mes grand' parents. Même le mardi. Et les vieux meubles. Et chaque fois, il y avait des petits pois. Du rôti de lapin avec des petits pois et des carottes.

Ou on entend quelque chose. Le gravier devant la maison qui roule sous les chaussures. Quand on traverse le petit terrain entre le portail du jardin et la porte d'entrée de la maison. L'embarquée des pivots. La lumière dans le couloir quand on franchit la porte. Comment c'était. Le lit, dans lequel on a dormi, les fleurs du papier peint, l'odeur de la lessive. Le craquement de l'escalier en bois, le grincement de la porte coulissante dans l'ouverture entre la cuisine et le salon. Et d'un seul coup, elle est là. Toute la maison des grand' parents. 7, Chemin des Sapins. Vous la voyez ?

– Mais il n’y a nulle part écrit le chiffre d’une année. Parce que la mémoire n’en tient pas compte. Ça ne marche pas comme ça. Je veux dire, avec des chiffres. Elle ne s’y tient pas.

– Et c’est précisément de ça que je veux parler, de ces choses qui ne tiennent pas compte des chiffres. Né tel jour, décédé tel autre. Pas comme avec un bout de ficelle, où tout ça est très clair, de là à là, mais comme chez Hanna. Comment c’était, quand d’un seul coup elle n’était plus là. Et ce qui reste.

N’ayez pas peur. Ce n’est pas que j’y pense tout le temps. À la mort et au moment de mourir. En fait pas du tout. Jusqu’à la mort de ma grand’mère, je n’ai eu presque aucune expérience avec ça. Bon, je me souviens de l’abattage des lapins. Quand j’étais petit. Notre voisin l’a fait une ou deux fois par semaine. Même s’il les a aimés. Les lapins. Tout au moins, je le crois. Il les a élevés, pendant des semaines, il leur a parlé, les a mis dans des caisses avec des trous d’air et a voyagé dans tout le pays pour les montrer dans des foires d’exposition, il a gagné des médailles avec eux, des fanions et des coupes. Pour moi, c’était même comme si... Enfant je pensais toujours que tout au fond de lui-même, il les aimait plus que sa femme. Il était toujours près des cages à lapins. Nuit et jour. Il les a quand même abattus. Ceux qui ne gagnaient plus de médailles. Il les a dépouillés et mangés. En entier. Avec tout. Sauf les yeux. Les yeux, il les a coupés avec un petit couteau et les a jetés par-dessus la palissade du jardin. Ils dégringolaient le talus. Puis restaient là. Un. Deux. Et quand il ne pouvait pas nous voir, à un autre moment plus tard, on les a cherchés. Le frère du grand Lucas en a fait collection. Dans une petite boîte en carton. Comme avec des billes. Il les a même amenés à l’école et les a échangés plus tard contre des petites images de foot. Lothar Matthäus. Diego Maradona.

Alors, nous, on était postés de l’autre côté de la palissade et on a regardé ça. Souvent. Très souvent même. Peut-être cent fois ? Ou deux cents ? Je ne sais plus. J’ai regardé ça, même si je n’ai jamais compris puisqu’il les aimait. Pourquoi ? Pourquoi donc ?

Quelque chose m’a fasciné là-dedans. Ça je le sais. Et cette fascination était plus grande que le dégoût. Ou plutôt le frisson que ça me faisait. Chaque fois, j’étais barbouillé après. C’était comme un rituel. Tout d’abord, il a préparé son pistolet, un petit, grand à près comme ça. Noir. Il était enveloppé de tissu rouge foncé, dans une petite boîte qu’il avait dans une armoire à côté des cages à lapins. L’armoire, il pouvait la fermer à clef. Alors, il est allé chercher la boîte, il l’a posée dans l’herbe à côté de l’arbre dans lequel

étaient vissés deux crochets. Des crochets à vis tout à fait ordinaires, chez nous on y accrochait des lampes et des torchons. Ils étaient placés à peu près à cette distance-là. À hauteur d'épaules. Et parfois, il y restait encore un petit bout de peau. De la semaine dernière. Parce qu'il les a suspendus à ces crochets, les lapins, pour les vider. La tête en bas. Accrochés aux pattes de derrière. En dessous des griffes. Mais seulement une fois qu'ils étaient morts, bien sûr. Alors, il a pris la boîte, en a sorti le pistolet et l'a ouvert. On pouvait faire ça, avec ce pistolet. De sorte que le canon soit incliné vers le bas. Il a retiré une balle d'une boîte ronde argentée. En fait c'était plutôt un cylindre. Petit comme ça, avec une surface cannelée. Il l'a fourré dans le canon et a refermé le pistolet. Après il est retourné à l'armoire et y a pris le couteau. Le petit, celui avec lequel il a aussi coupé... Vous savez bien. Il a pris une pierre à aiguiser et a aiguisé le couteau. Il a tiré la lame par-dessus la pierre. D'un côté et de l'autre. Chch choo chch choo chch choo. Devant les lapins. Ils ont dû entendre ça.

Après il a vérifié le tranchant avec le pouce de la main gauche, et le plus souvent il n'était pas content. Toujours, à vrai dire. Alors encore une fois. Chch choo chch choo chch choo. D'un côté et de l'autre. Puis il a rangé la pierre dans l'armoire et a mis le couteau dans son pantalon, dans une espèce de poche sur le côté, il a retroussé ses manches et a pris un lapin. Il a fait ça à toutes les saisons. Je veux dire retrousser ses manches. Pour ne pas se mettre du sang dessus. Il a saisi le lapin avec la main droite en l'attrapant par la peau du cou, comme on les attrape généralement, il l'a mis sur son bras libre et l'a porté jusqu'à l'arbre. « Tu es beau, toi, t'es un beau, t'es un très beau. » Il s'est mis à genoux devant l'arbre, « Chchcht... tout doux, ououi. », il l'a pris entre ses jambes, « Tu vas être sage mais oui. », mais leurs yeux n'arrêtaient pas de voler de tous les côtés, chaque fois. Exactement à ce moment. Comme s'ils savaient déjà tout. Et lui, il ne s'est pas laissé déconcerter, il a continué à leur parler tout en prenant le pistolet avec sa main droite, laquelle était parfaitement calme, il a poussé le cran d'arrêt, une petite manette noire, les yeux volaient de ci de là, il a pressé le canon sur la nuque et – ... Il n'y avait pas de coup de feu, pas de détonation. Seulement un tout petit « clic ». Le dé clic du déclencheur. « Clic ».

Mais précisément en cet instant où le petit cylindre cannelé a porté son coup dans la nuque du lapin, les yeux se sont éteints. En une seconde. « Ouach » et ils étaient raides. Tout le corps tremblait encore. Mais les yeux : d'un coup raides et sans couleur.

Vous l'avez senti ? Le frisson ? (*Temps bref.*) Mais pour ce moment précisément, j'ai été regarder cent fois. Ou deux cents. À cause de cette unique seconde. De cette seconde

entre la vie et la mort. Les yeux de ci de là de tous les côtés, le dé clic du déclencheur et dans la même seconde « ouach » les yeux tout raides. En une seconde. Et puis le frisson. – Et plus tard : rôti de lapin avec des petits pois et des carottes.

Une autre fois – ça aussi, ça fait longtemps – j’ai eu le même sentiment. C’étaient également les yeux. Mais cette fois, pas ceux d’un lapin, mais ceux d’un être humain. Et plus précisément d’un homme. Sur la photo d’une exposition quelque part dans une petite ville. Hanna y a été pour une cure des articulations. J’étais allé la voir, et en fait je ne voulais pas du tout visiter une exposition, mais juste faire une petite course. Elle avait un besoin urgent de bas. Bon, sans importance.

En tout cas, il a commencé à pleuvoir et je n’avais pas de parapluie. Alors je suis entré là.

– Il y avait pleins de photos de différents photographes. Je me suis promené d’une image à l’autre, comme on fait dans ces cas-là, les mains dans le dos, j’ai essayé d’avoir un regard intéressé, j’ai reculé de quelques pas, j’ai regardé à nouveau, « oui, il y a une belle lumière », mais en fait les photos m’ont ennuyé. Sauf une. Plus précisément deux qui allaient ensemble. L’une était un détail agrandi de l’autre. Elle était accrochée à gauche, de cette taille à peu près. On pouvait y voir un homme. Un noir. C’est-à-dire, il y avait seulement son buste, avec un débardeur rouge et imprimé dessus un slogan publicitaire. Un buste très athlétique. Il a les bras levés, la bouche est entr’ouverte, comme ça, les dents brillent, les yeux aussi. Il a les yeux écarquillés, en fait ils sont entièrement blancs. Comme les dents. Devant tout ça, on a l’impression qu’avec ses dernières forces, il franchit la ligne du but de la course de 10 kilomètres du championnat du monde et que ça lui fait gagner la médaille d’or. Sur la deuxième photo, elle était accrochée à côté sur la droite, même taille, au premier plan dans le coin à gauche, il y a un policier en uniforme. À moitié de profil. Une partie de son dos tournée vers nous. Il porte un casque avec une visière en plexiglas, et de longues bottes. Il tient un pistolet dans sa main et tire. Il tire sur quelque chose au fond à droite. Et ce sur quoi il tire, c’est l’homme de la première photo qui s’enfuit. Les bras levés, il fuit directement dans la balle. Et en cet instant précis, quelqu’un d’autre a appuyé. De là où nous sommes. Il a appuyé sur le déclencheur et a fait cette photo. D’un homme qui s’enfuit. Mais en fait, il est déjà mort. L’homme. Précisément en cet instant. Sur l’agrandissement, on le voit à ses yeux, alors que l’image ne bouge pas. On voit la peur. D’où tout ce blanc. De ci de là, de tous les côtés. Comme chez les lapins. Et plus je regarde ces deux photos, plus

c'est clair pour moi : les détails sont trompeurs. Sur la photo suivante, cet homme n'est pas sur l'estrade des gagnants. Une bouteille de champagne à la main. On joue son hymne national. Une belle femme lui met la médaille d'or autour du cou, sur la pointe des pieds. « Thank you, thank you very much. Congratulations. Very good, very good. » Non.

Personne ne l'embrassera plus jamais. Une seule fraction de seconde plus tard on verra le sang faire une tache sombre sur son débardeur rouge, ses jambes vont plier sous le poids du buste, et pendant ce temps-là il courra encore sous l'impulsion de la fuite. Et tout ça fera que l'homme tombera comme au ralenti, le visage en avant, puis restera au sol. Tué d'un coup de fusil par un policier avec casque et uniforme. Mais de ça, il n'y a pas de photo. Allongé dans la boue, la tête tournée et les yeux raides.

(Un temps.)

Sous la photo, une plaquette. « Un noir en fuite ». En dessous, le nom de la photographe, et écrit plus petit encore : « *Francis Michou, 1974-2001.* »

Il aurait maintenant exactement le même âge que moi.

Quand j'ai voulu acheter les bas, le magasin était fermé.

Je n'y pense pas tout le temps. Aux lapins ou à cet homme. Mais la mort est partout quand même. Je veux dire, il n'y a pas un seul jour où elle ne nous effleure pas d'une manière ou d'une autre. Prenez par exemple le journal. Vous pouvez l'ouvrir sur n'importe quelle... ou, encore mieux, la télé, le journal de vingt heures. Ou à n'importe quelle heure. Quelque part, il y a sûrement un bateau qui coule, quelqu'un commet un attentat, un train déraile, on vient de déclarer une guerre, une voiture piégée..., ou sur l'autoroute... Ou bien un avion s'écrase. Juste maintenant, en ce moment.

– Et nous, nous sommes assis à la maison, sur le canapé, et on regarde ça. On voit, éparpillées sur un champ, des morceaux d'avion, on voit des pompiers qui essayent d'éteindre le feu qui brûle toujours dans la cabine de pilotage, les clignotants des voitures de secours envoient tout le temps des rayons bleus dans l'image, des hommes avec des pardessus jaunes sont en train de ranger les sacs avec les cadavres, les uns sur les autres, et derrière tout ça, on entend la voix d'un speaker qui dit qu'on ne connaît pas encore précisément la cause de la défaillance, car dans les dernières 90 secondes, le contact radar a été interrompu, mais on espère avoir des éclaircissements après l'analyse de la boîte noire qu'on vient de trouver à l'instant à un kilomètre de distance. On voit

brièvement une photo d'une de ces petites caisses noires, « Aah. », puis ça continue. Dans le fond, ils continuent à entasser les cadavres, le speaker parle, les lumières bleues tournent, et la cabine de pilotage fume toujours. Et tout ça, tout ça ensemble, y compris la voix de ce speaker, passe devant nous, comme ça, pendant que nous sommes à la maison, assis sur le canapé, en train de grignoter des cacahuètes ou de prendre un kir. Parce qu'il y a quelque chose à fêter. Ou autre chose.

– Au fond, comme les passagers dans l'avion. Avant la chute. « Hum... Un instant. Aujourd'hui, je vais pas prendre un jus de tomate, non... Un kir, s'il vous plaît, oui je voudrais bien un kir. (*Temps bref.*) Comment, ça coûte ? Sans importance. » À la différence près que nous, on peut se resservir.

– On est assis là, et ça passe devant nous. Parce qu'on ne les connaît pas, tous ces gens. Après on nous met une carte pour l'orientation, sur laquelle le lieu de l'accident est entouré de rouge. Quelque part, aux confins de l'Australie, à proximité d'un groupe d'îles, « Va-nu-atu... Ah, Nouvelle Calédonie. C'est là, c'est intéressant, je ne savais même pas », et le speaker continue à parler, que l'identification des 250 passagers est loin d'être terminée, qu'elle s'avère très difficile, comme on peut le voir, mais qu'il est clair qu'à côté des 241 Australiens il y a aussi cinq Italiens et quatre jeunes Suisses... (*Adapter s'il vous plaît au lieu de la représentation.*) « Suisses ? », d'un seul coup vous vous réveillez, vous dressez les oreilles, pendant qu'il continue à parler... à bord il y avait –, il y a des informations au numéro vert en direct, spécialement mis en place... « Quatre Suisses ? »... 08 80 572 572 880, 08 80 572 572 880... En une fraction de seconde vous fouillez votre cerveau, vous cherchez tous les membres de la famille, tout le cercle d'amis, puis les cercles d'amis d'amis. S'il n'y avait pas quand même quelqu'un que vous connaissez... justement dans cet avion-là. « Australie, Australie, un instant... (*Un temps.*) Non. Ouf. Coup de bol, personne. » En une fraction de seconde. Et vous vous détendez, vous vous adossez, vous êtes rassurés et vous reprenez des cacahuètes sur la petite desserte, ou votre apéritif, pendant que le speaker essaie d'avoir la ligne directe avec le lieu de l'accident : « Et sur place, notre correspondant Bernd Schneider. (*Silence.*) Bernd ? (*Silence.*) Be-ernd ? Bernd, vous m'entendez ? Vous êtes en ligne. »

Vous connaissez ça ? D'un seul coup, le réveil. Et non pas parce que vous êtes Suisse (*Adapter s'il vous plaît.*). Non. Mais parce que ça peut avoir un rapport avec vous. Parce que ça vous regarde peut-être. D'où la frayeur.

Et si je ne connais personne ?

Comme il y a trois ans ?

Pendant la dernière guerre. (*Temps bref.*) Je sais, on n'aime pas trop qu'on nous fasse penser à ça. À la guerre. Parce qu'on se sent toujours coupable quelque part. Et impuissant. C'est comme ça. C'est ce qu'il y a de particulier dans la guerre. Même si elle est très très loin. Mais quand même. Cette guerre, elle a été transmise en direct. 24 heures sur 24 non stop. Avec un commentateur, comme pour la coupe du monde. Toutes les scènes qu'on voyait ont été teintées d'une sorte de gris-brun, légèrement, pour nous montrer que la guerre, c'est du sérieux. Au premier plan, une piste de sable avec deux cactus, derrière ça la steppe, à l'horizon des dunes, quelques buissons desséchés, puis le ciel par-dessus. C'est tout. Le paysage est comme celui d'un film sur les animaux. Sauf qu'il manque le lion qui guette un zèbre ou une antilope. Mais justement, celui-là il manque justement. Parce qu'il ne se passe rien. Il n'y a que la piste de sable avec les cactus, les dunes et le ciel par-dessus. Malgré ça, l'image reste telle quelle plus de dix minutes, parfois ça bouge un peu, pour nous montrer que c'est vraiment en direct, et par intervalles réguliers un sous-titre nous indique des « nids de résistance de troupes ennemies ». Mais je ne vois pas de nids et pas d'ennemis non plus. Seulement ce paysage inanimé.

– Le temps passe. Le sous-titre disparaît. Alors on entend un bourdonnement de vol d'avion quelque part, et une voix off dit qu'on entend un bourdonnement de vol d'avion quelque part. Et moi, je regarde ça et je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire, je veux dire, ce bourdonnement d'avion, et la voix ne dit pas non plus ce que ça signifie. Elle ne dit même pas qu'elle ne sait pas ce que ça signifie. Elle dit simplement quelque chose pour remplir le temps, parce qu'il ne se passe rien. Et je me rends compte qu'il ne s'agit que de participer.

D'un seul coup, deux soldats avec casques et mitraillettes rampent dans le cadre en bas à gauche, se couchent. Restent couchés là, sur la piste de sable, appuyés sur leurs coudes, tapis derrière les cactus. Ils attendent. Ça excite un instant la voix off du commentateur. Il dit qu'il voit deux soldats avec des casques noirs et des vêtements de camouflage et qu'ils attendent. Mais quoi ?

Il ne se passe rien. Ils sont juste couchés là et ils attendent avec vue sur la steppe jusqu'à l'horizon. C'est pourquoi une autre voix dit après un temps « que les avions font la moitié du travail et que les troupes au sol s'acquittent du reste. » O.K. Et après ?

Plus tard, quand je reviens des toilettes, les soldats ont disparu. Par contre, au lointain, il y a de la fumée devant les dunes, elle monte d'un truc non-identifiable. « Zut alors, je viens de rater quelque chose d'important. » Le commentateur aussi est assez nerveux. C'est-à-dire sa voix. Il réfléchit au genre de tactique que ça peut être. Et il est assez content. Parce que la fumée c'est bien, car la fumée, ça signifie que quelque chose se passe. Ça a duré comme ça 24 heures. Et sans la moindre interruption. Pas une seule petite pause de pub pour des yaourts ou de la lessive. Parce qu'on ne doit en aucun cas avoir le sentiment de rater juste le moment crucial. Le moment où il se passe quelque chose qui décide de tout.

Même si personne ne sait quel est précisément le moment crucial qui décide de tout. C'est quand on fait tomber des bombes ? Quand des obus explosent ? Quand des chars éclatent en mille morceaux ? Ou quand ça nous rattrape ?

De plus, ceux qui font ça pour nous ne sont même pas ceux qu'on regarde. Mais comment ça se passe pour eux ? Je veux dire pour ces deux soldats qui rampent dans le cadre en bas à gauche, avec leurs mitraillettes, qui restent couchés là et attendent. Est-ce qu'ils savent qu'on les regarde ?

Ils sont peut-être les suivants, vous comprenez ? Ils seront peut-être déchiquetés à la prochaine explosion. Éclatent en mille morceaux. (*Doucement.*) Boum. Ou ils sont transpercés d'une balle. TATATATATATA-TAMM ! Fini, terminé. Pour nous dans notre salon. (*Doucement.*) Boum.

(*Un temps.*)

Est-ce qu'ils ont pu s'imaginer tout ça ? Ça...

(*Il joue une mort de soldat.*) Ou... (*Il joue une autre mort de soldat.*) Ou ça... (*Il joue encore une mort de soldat.*)

(*Un temps long.*)

J'avais dix-neuf ans ou une petite vingtaine, quand j'ai compris quelque chose là-dessus. Pendant ma formation de soldat. On y a appris beaucoup de choses. Je me

souviens des matins froids où nous étions dans la caserne, en rangs serrés, fraîchement rasés, lavés, en uniformes aérés. Pour l'appel du matin. On a retiré la casquette pour l'hymne national, on a posé la main droite sur la poitrine et on a tous regardés vers un lointain indéfini, les cheveux coupés à ras, tous. C'était obligatoire. On a appris comment on passe par-dessus les obstacles, comment on construit des ponts et comment on les fait exploser tout de suite après. On a appris ce que c'est que de vomir par épuisement. Mais ça au moins après vingt kilomètres de marche avec tout l'équipement. On a appris comment distinguer le bon ennemi du mauvais, on a simulé des attaques au gaz, on a pansé les camarades, on a mis le feu et on a tiré. Oui, tiré. On a aussi appris à tirer. Avec des pistolets et des mitraillettes. Ou plutôt, d'abord on a appris à bien nettoyer les armes, pendant des heures, ensuite on a tiré sur des plaques, plus tard sur des silhouettes en formes humaines qui tournaient. Dans les positions les plus diverses. Mais on n'a pas compris ce que ça veut dire. C'est-à-dire pas moi. Ce que j'apprends là. C'est arrivé pendant une matinée grise de novembre. On a fait un exercice chargé à balle. Il n'y en avait pas souvent et tout le monde était content. Il a fait un temps glacial. Les armes étaient froides, tellement froides que les doigts restaient collés dessus. Mais on n'avait pas droit aux gants. Ça aguerrit. La moitié du groupe devait se coucher sur le sol gelé, ramper sous des cordes tendues et s'approcher d'un ennemi virtuel, en direction des cibles. Pour la difficulté, on a ajouté quelques tuyaux en béton, des troncs d'arbres et d'autres obstacles. L'autre moitié était couchée en position de tir et devait tirer par-dessus nos têtes sur les silhouettes humaines qui passaient. J'étais au sol. À côté de moi Steiner le rapide, qui allait sûrement gagner encore, parce qu'il gagne tout ce qu'on peut gagner. De l'autre côté, le grand Lucas. Vous vous souvenez ? Le frère de celui avec les yeux de lapin. Mais en fait, c'est pas important à côté de qui j'étais couché. Je ne connaissais personne. Je savais seulement que le grand Lucas détestait tout ça aussi. Et surtout cet exercice-là. Ses longs bras et jambes le gênaient toujours pour ramper.

« Aaaa –tention. Prêt. » Un coup de feu.

Le grand Lucas et moi, on est tout de suite restés en arrière. Les balles sifflaient par-dessus nos têtes, le sol était dur et froid. Juste avant la cible, on devait attendre pour le dernier passage étroit que celui de devant se presse à travers un tuyau en béton. Un commandant hurlait quelque part. « Vous endormez pas. En avant, avancez donc ! », à côté de moi le grand Lucas, au-dessus de nous les balles. « Allez allez, espèces de mollassons ! En avant, marche ! » D'un seul coup, il s'est levé, sans dire un mot, il a fait

encore quelques pas, a trébuché un instant, puis il est tombé par terre. Atteint par trois balles. Et il ne s'est plus relevé. Pas comme les silhouettes en fer blanc qui ont continué à tourner dans le silence, après cet accident de travail. « Merde, merde, il est mort. »
« Evidemment, on était chargés à balle... »

C'est à ce moment-là précisément que j'ai compris ce que nous étions en train d'apprendre. À tuer. Comme les soldats sur l'écran. Eux aussi, ils ont appris ça. Tuer. C'est leur mission. Et la question de savoir s'ils veulent mourir ou pas est superflue. C'est le risque. De même la question de savoir ce qu'ils pensent, en cette seconde, quand ils se trouvent face à face avec leurs mitraillettes ou leurs chars pour se tirer dessus. Qu'est-ce qu'ils pensent là ? Mais c'est clair maintenant. « Je vais te buter, sale con », ils pensent et puis ils tirent. TATATATATATA-TAMMM.

(Un temps.)

C'est la peur qui fait ça.

(Un temps.)

Et nous, on les regarde. Bien au chaud, sur le canapé, à la maison. On prend les cacahuètes sur la desserte ou le verre d'apéritif, et si ça nous ennue, on change de chaîne. C'est comme ça. Et l'autre est mort et ne se relève plus jamais.

– Et pourtant : ce n'est pas comme ça. Pas quand on aime quelqu'un. Quand on aime quelqu'un c'est tout à fait différent.

Bon, c'était effectivement très différent chez ma grand'mère. Elle voulait mourir. Elle en a même fait le vœu pour Noël, pendant quatre ans. Avec la mer. « Je veux voir la mer encore une fois. » Et alors elle a essayé d'imiter le bruissement du ressac avec ses dents. Le frottement des cailloux. « Chchch Chchch. » Ensuite elle a ri et remis son dentier dans la bouche. Mais elle a voulu ça. Mourir.

C'était un jeudi après-midi, le jour avant Noël, quand j'ai eu l'appel du foyer pour personnes âgées. Il était sur les deux heures et demie. Monsieur Schneider. « Bonjour, Schneider, Schneider à l'appareil. Nous pensons que le moment est venu. » J'étais au boulot. C'était le dernier jour avant les fêtes, et j'avais beaucoup de choses à faire. Je devais finir un bracelet pour une femme. Il était en or, tout fin et gracieux, mais son mari voulait absolument faire graver quelque chose dedans. « À ma petite colombe pour ses quarante ans. Ton hérisson. » Bon, c'est une question de goût, et au fond ça ne me regarde pas. Mais le bracelet n'était pas fini, et il voulait venir le chercher à cinq heures.

Le hérisson. « À ma petite colombe pour ses quarante ans. » C'est embêtant quand l'anniversaire de quelqu'un tombe juste pendant les jours de Noël. Mais bon.

J'ai pris ma veste et...

Dehors, dans la rue, il y avait un monde fou. Des gens surchargés de sacs de courses et de paquets. J'ai pris le bus ligne 5, alors qu'il faut changer deux fois avec celui-là. Mais la ligne 2 ne passe que toutes les demi-heures. Je suis arrivé peu après trois heures. « Hm, s'il vous plaît... Doucement, s'il vous plaît, elle... » Mais j'étais déjà entré.

– Hanna ? (*Temps bref.*) Elle n'était pas au salon. On n'entendait rien. Seulement le tic tac de l'horloge. Dans le coin en dessous, la crèche avec les personnages en porcelaine. Il ne manquait plus que les bergers. Je suis allé dans la chambre, doucement. La télé tournait sans le son. Quelque chose avec les animaux. À l'écran, une espèce de bête avec une trompe. Jamais vu.

Hanna était couchée dans son lit, les yeux fermés. Un moment, j'ai pensé qu'elle... Hanna ! (*Temps bref.*) Elle respirait encore. Lentement, très régulièrement. Elle était donc encore là. (*Doucement.*) « Salut. »

– Silence. Seulement le tic tac de l'horloge dans le salon. À l'écran, un caméléon. J'ai pris sa main, elle était toute osseuse.

Je me suis assis à son chevet. Son visage était calme, presque doux. Si maigre. En fait, le corps entier semblait déjà ne plus être là. Comme s'il savait voler. Si léger. Sa tête reposait entre les coussins. Elle ne bougeait pas. Des anges étaient accrochés dans toute la pièce. Des anges en papier, en verre, en paille. La collection de toute une vie.

– Au-dessus de son lit son tableau préféré. Un carrefour avec des rails de tramway et des vieilles voitures. Des gens dans la rue, des panneaux publicitaires colorés et à l'arrière-plan, tout au fond au-dessus des toits, à l'horizon, la mer. Chch chch. Sur le guéridon, la photo encadrée de son mari. Mon grand' père. Karl. Karl-Ulrich Brasch, import/export. Je ne l'ai pas connu. Pas vraiment. Seulement la mappemonde lumineuse dans son bureau. Sur laquelle j'ai promené mes doigts pendant des heures. Tant d'eau. Mais le doigt est resté sec. Puis ces meubles lourds et sombres. Et quelque part dans tout ça, lui. Il était assis dans son fauteuil en cuir modulable, les pensées complètement ailleurs, et ne donnait jamais de réponse. Son seul bruit était une respiration lente, difficile. Je crois qu'à ce moment, j'avais cinq ans. Ou déjà.... Je sais pas bien, non, je sais plus.

Pour son enterrement, des limousines noires sont arrivées. Elles sont venues nous chercher et nous ont amenés au cimetière. Le chauffeur portait un épais manteau bleu foncé avec des boutons en or qui ont brillé. Il était comme un magicien, il nous a ouvert la porte à tous en retirant sa casquette, et dès qu'on était assis dedans, la porte était déjà refermée. On ne pouvait rien faire soi-même avec celui-là. Le plus génial, c'étaient les vitres. On pouvait regarder dehors, sans être vu dedans. Personne ne voit la tête que tu es en train de faire. Je n'ai encore jamais tiré la langue à autant de personnes.

Je ne me souviens pas du reste des obsèques. Seulement que le chauffeur n'a pas dit un seul mot. Pendant tout le trajet. Même pas au moment de sortir. Il a seulement ouvert la porte et retiré sa casquette. Alors que j'aurais tellement aimé entendre sa voix. Si elle est aussi astiquée que ses boutons dorés. Ou noire comme ses gants en cuir.

L'horloge sonne quatre heures et demie. Sinon, tout est calme.

Sur la photo, mon grand' père a juste l'âge que j'ai maintenant. Il est devant un monument et regarde Hanna. Gibraltar. Il la regarde comme s'il voulait l'emmener avec lui pour toujours. « Il m'attend. » Là, elle était tout à fait sûre. Toutes ces années, depuis qu'il est mort. « Il attend jusqu'à ce que je vienne. »

- Karl ?

Elle ouvre ses yeux et tourne la tête vers moi. Comme au ralenti.

- Karl, c'est toi ?

- Non, c'est moi.

- Ah toi. (*Un temps.*) J'ai cru que j'étais déjà de l'autre côté.

Alors, elle essaie de se relever. Mais elle n'y arrive pas. Les impulsions y sont toutes, mais le corps n'a aucune force. « Laisse. » Je l'enlace. Elle est comme une allumette. J'aurais pu l'écraser d'un coup, sans effort. « Reste couchée. » Mais elle essaie encore et encore. Comme un petit enfant.

Ses doigts s'agrippent au drap, les veines ressortent sur le dos de la main, mais la force lui manque. Encore et encore. Rien ne peut l'apaiser. Et encore une fois. Jusqu'à ce qu'elle soit complètement épuisée.

- Soif, j'ai soif.

Je prends un verre de thé sur le guéridon. Une sorte de thé aromatisé aux épices. Elle a toujours bu ça. « Charme d'hiver. Pour les heures de plénitude. » C'est écrit sur l'étiquette. Avec l'autre main, je tiens sa tête. Elle est très lourde. Comme du plomb. Alors que tout chez elle paraît si léger. Je pose le verre sur ses lèvres. « Attention. » Mais elle ne boit pas. Elle est trop faible, même pour ça. « Allez, bois encore un peu. » Elle se trempe juste un peu les lèvres.

« Tu veux que je te fasse la lecture ? » Elle approuve de la tête. Imperceptiblement. L'évangile selon Luc, la naissance de Jésus. Mais après deux phrases, elle s'est endormie. Alors qu'elle l'a toujours tellement aimée. Surtout le moment où l'ange arrive. Elle l'a toujours récité avec moi. « Ne craignez point... » Maintenant elle est couchée et dort. Sa respiration est faible et irrégulière. « Hch. (*Un temps.*) Hch-hch. (*Un temps.*) Hooo. » Elle a des sursauts de temps en temps.

- Âllo. Âllo, tu es encore là ?

Je prends sa main. « N'aies pas peur, je suis là. » Les secondes passent. On entend le tic tac de l'horloge. C'est comme un crépuscule. Je ne sais pas si elle est encore là ou si elle est déjà partie. Elle est quelque part entre. Hch-hch-hch (*Un temps.*) Hhhoo. Hch-hch (*Un temps.*) C'est comme suffoquer. Deux trois fois une courte inspiration et puis rien pendant longtemps, avant que l'expiration n'arrive. Cette respiration est un vrai travail. La dernière force que le corps possède encore. Et elle revient, encore et encore, comme du néant, elle ouvre les yeux. « Hanna ? (*Un temps.*) Hanna, tu m'entends ? »

Elle sourit. Ou plutôt, elle essaie de sourire. C'est-à-dire elle sourit, mais on ne voit pas le sourire. Tout reste en elle. Seulement sa respiration. Hch-hch-hch. (*Un temps.*) Hhhoo. Hch-hch-hch.

- Mourir c'est comme Noël. À Noël le ciel et la terre se touchent.

« Comment ? Qu'est-ce que tu as dit ? » (*Un temps.*) Pas de réponse. « Hanna ? »

Le temps s'arrête. Dans mon dos, l'écran vacille, projette différentes couleurs sur la couverture du lit. Il y a un grand silence. Pas de bruit de l'extérieur. Seulement sa respiration, qui cesse encore et encore. Hch. (*Un temps.*) Hhho. Hch. Hch. Je suis assis là et j'attends. Hhho. Les anges sur les murs. Les couleurs sur la couverture de lit. Hch-hch-hch. (*Un temps.*) J'attends. Hch-hhho. J'attends le silence complet à un moment donné. Non, pas ça s'il vous plaît.

- Regarde, des flamants nains.

En effet. Je mets le son. « Ils sont beaux. Vraiment beaux, ceux-là, hein. Cette couleur, et tout ce battement d'ailes. » Mais elle ne dit plus rien. Plus que sa respiration. Ses derniers signaux. C'est comme une profonde inspiration finale... Hchhchhchch... et puis une longue et douce expiration... Hhhhhho... longtemps... hhhhhho. Pendant qu'une voix masculine grave explique dans le fond le comportement de parade des flamants nains. Puis elle est partie. Je le sais parfaitement, elle n'est plus là, mais... « Hanna, Hanna, Hanna ! » (*Un temps.*) J'attends. « Hanna ? » J'attends qu'elle ouvre ses yeux encore une fois. J'attends qu'elle recommence à respirer. Mais elle reste silencieuse. « ... pendant que la femelle se tient tranquillement sous le battement d'aile du mâle flamant,... » Silencieuse pour toujours. J'éteins la télé et prends sa main. Hanna.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté assis là comme ça. Sa main dans la mienne. Le temps s'est arrêté. Comme si Hanna l'avait emporté avec elle. Devant la fenêtre, les lampiottes de la décoration de Noël scintillent. Dehors il a fait nuit. Les seuls signes que le temps existe bien encore. Sur le visage de Hanna un sourire. Grâce aux flamants nains. Ses mains sur le drap, la tête dans les coussins, ses cheveux... En fait tout est encore là. Comme si elle dormait. Mais elle ne dort pas. Je le sais. Je sais qu'elle ne se réveillera plus jamais.

Dans le salon, l'horloge sonne. Cinq fois ? Six fois ? Sept fois ? C'est comme si elle voulait remplir le vide. Mais elle n'y arrive pas.

À un moment, je lâche sa main et croise ses mains sur la poitrine, au-dessus de la chemise de nuit avec la broderie bleue clair. Comme je l'ai vu d'innombrables fois dans des films. Mais tout est vrai. Les mains, qui venaient de s'agripper au drap, de tenir ma main. La chemise de nuit boutonnée. Tout pour la dernière fois. Chcht.

Mais tout ça sans frisson. Sans dégoût. Vous comprenez ? Il n'y a pas non plus la seconde. Cette seconde entre la vie et la mort. Quand on aime quelqu'un, elle n'existe pas, cette unique seconde. Elle dure éternellement. Parce que le mort emporte le temps. Comme Hanna. Pas le temps en soi. Non. Mais le temps commun, celui qu'on a eu ensemble. Celui-ci il est parti d'un coup, et on sait qu'il ne reviendra pas. Plus jamais. Seulement comme un souvenir. Un jour.

J'allume une bougie sur le guéridon à côté de la photo. « Tu es prêt, elle vient. »

Et je comprends. L'homme sur la photo a lui aussi emporté du temps. Comme Hanna. (*Temps bref.*) Comme chacun des 250 passagers dans l'avion, peu importe leur nationalité, et le pilote et les stewardess. Les deux soldats aussi en bas à gauche dans l'image. Boum. En mille morceaux. Le grand Lucas. Tous ont pris du temps avec eux. Pas le mien. Mais celui de quelqu'un d'autre. De la petite amie, ou de la femme, du mari, des enfants, des parents, des frères et sœurs, de leurs amis... Le temps de gens qui sont assis là comme moi. Qui sont assis et attendent. Attendent que cette personne entre encore une fois par la porte. Rentre et dise : « Je suis désolé, mon vol avait du retard et alors j'ai évidemment raté la correspondance et... Mais regarde, je t'ai amené un cadeau. Le voilà. » Ou autre chose. Autre chose qui rende la personne vivante à nouveau. (*Il joue une mort du soldat et se relève en riant.*) « C'était qu'une cartouche à blanc. » Mais personne ne vient. La personne ne rentre plus simplement par la porte. Ni le temps commun. Il ne revient pas non plus. Et c'est ce qui nous rend si vides. Si infiniment vides. Qu'on le sache. Qui va faire les pâtisseries de Noël avec moi cette année ? À qui vais-je faire la lecture ? Qui compte avec moi toutes les îles dans l'atlas, tous les matins, pour voir si elles ne se sont pas multipliées la nuit ?

(*Un temps.*)

Je coiffe Hanna et elle est presque comme avant. « Bon voyage. » J'appuie sur l'appel d'urgence pour le personnel.

- Madame Brasch ? (*Temps bref.*) Madame Brasch ?

Je suis dans le couloir et secoue la tête. « Ça ne presse plus. »

Dehors il fait nuit. Les magasins vont fermer. Des gens passent devant moi, des visages derrière les paquets et les sacs de courses, puis des maisons pleinement éclairées, des silhouettes derrière les rideaux. Ils sont tous à leurs derniers préparatifs. Rue de la gare, l'éclairage de Noël est étincelant. Bruit de pneus sur l'asphalte. Il fait froid.

À un moment je ne sens plus mes mains et j'entre quelque part. Dans une pizzeria. Je commande une bière et une Quatre Saisons. Où est-elle maintenant ?

Il y a deux nouveaux messages sur le portable. Les deux du hérisson. « Hum. Mais vous êtes où ? (*Temps bref.*) Allô. Ça fait plus d'une demi-heure que je suis devant votre boutique et... » Le deuxième : « Vous pouvez vous le mettre quelque part, votre bracelet, j'ai trouvé autre chose ! » Je vais aux toilettes et frappe le téléphone contre le mur. « Merde ! Merde alors ! Mais bon sang ! On peut même plus mourir tranquille ! »

- Allo ?

Quelqu'un frappe à la porte.

- Allo ? (*Temps bref.*) Allô, tout va bien, ça va ?

Les morceaux du téléphone sont éparpillés dans toute la toilette. Comme quand un avion s'écrase.

Quand je reviens au foyer pour personnes âgées, il y a un petit mot sur la vitre du bureau du personnel, au-dessus d'un porte-parapluie. « Ensemble nous faisons nos adieux à... » En dessous son nom.

Dans sa chambre, tout est comme avant. Hanna aussi est couchée là, comme je l'ai laissée. La tête dans les oreillers, les mains sur la poitrine. Et pourtant... C'est, je ne sais pas... Comme si elle n'était plus là. Maintenant elle a disparu. Je suis juste là et je la regarde. Toute la nuit.

Est-ce que le ciel et la terre se touchent vraiment quand on meurt ?

Plus tard je remonte l'horloge dans le salon. Pour qu'il n'y ait pas tant de silence. Je déplace quelques objets. Une vieille carte postale de la mer, sa montre-bracelet, l'ange en porcelaine bleue. Combien de fois ses ailes se sont cassées. Après je défais les

bergers du papier de soie et les mets à côté de l'enfant Jésus dans la crèche. Il y en a cinq. Maintenant tout le monde est là. Sauf elle. Elle n'y est plus.

Quand je quitte le foyer le matin, tout est blanc. Derrière moi dans la neige ils restent toujours deux empreintes. Légèrement décalés. Un-deux, un-deux, un... Et je comprends qu'on laisse toujours des traces. Nous tous. Tout le temps. Même les flamants nains. Chacun de nous. Tout un paysage plein de temps passé ensemble. On vit pour ça.

Lors de l'enterrement de Hanna, il y avait de la neige aussi. Les rayons du soleil traversaient les arbres. Tout scintillait. La terre n'était brune que près des tombeaux récents. On est venu me chercher. Comme alors pour mon grand' père. Mais pas avec une limousine. Pas de vitres teintées non plus. Le chauffeur portait un jeans et une veste en faux cuir avec une fermeture éclair. Pas de boutons dorés, pas de casquette à retirer, pas de gants en cuir. Par contre, il a parlé pendant tout le trajet. Sans interruption. De la neige, du froid, des affaires qui marchent mal pendant les fêtes. Il m'a montré le cadeau de Noël de l'entreprise. Une montre. « Étanche jusqu'à soixante mètres de profondeur. Pas mal, hein ? *(Temps bref.)* Tu sais, là-bas, dans mon pays, il n'y a pas de neige, mais tu sais, nous on a la mer. C'est pas mal non plus, tu sais, toute la nuit, toute la journée, chch chch, pas mal je te dis... » Puis il riait. Il riait de lui-même.

Hanna.

Hanna Brasch, 1918-2005. *(Adapter s'il vous plaît.)*

Mais dans la mémoire il reste beaucoup plus. Et ce n'est pas comme avec un bout de ficelle justement, c'est un paysage entier.

La lumière se ferme lentement.

L'espace s'ouvre.

Dans le noir, il reste un paysage de lumières.

FIN